

Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n°2 – octobre 2015

РУССКАЯ ЛИТЕРАТУРА

Boris Pasternak et Marina Tsvetaeva

Michel Aucouturier, *Un poète dans son temps : Boris Pasternak*, Éditions des Syrtes, 2015

Irma Koudrova, *La mort de Marina Tsvétaïéva*, Fayard, 2015

Traduit du russe et annoté par Hélène Henry

Si le nom de Boris Pasternak est plus familier à nombre de lecteurs de notre pays que celui de Marina Tsvetaeva (ou Tsvétaïéva, ou si vous préférez... Цветаева), le film de David Lean (1965) tiré du *Docteur Jivago* n'y est sans doute pas étranger. Le poète est peut-être moins lu. De son côté, Marina Tsvetaeva n'est pas franchement inconnue en France. Son œuvre poétique et dramatique, mais aussi ses essais et sa correspondance, ont été traduits en français. De plus on a beaucoup publié sur elle. N'est-elle pas avec Anna Akhmatova l'une des deux grandes poétesses russes du XX^e siècle ? Contemporains – Marina Tsvetaeva (1892-1941) était de deux ans la cadette de Boris Pasternak (1890-1960) – ils se sont rencontrés, et en existant « l'un pour l'autre par leur poésie, puis par leurs lettres », ils ont donné à leur relation, comme le souligne Michel Aucouturier, un caractère « tout à fait exceptionnel » (p. 203).

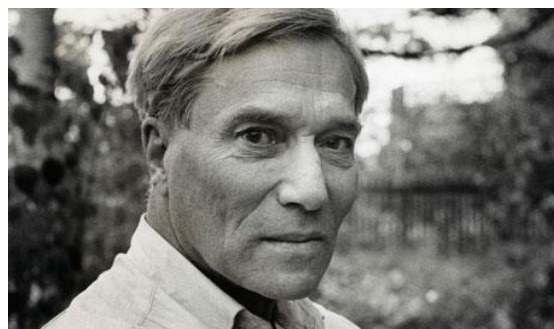
« Vous êtes, Pasternak, en toute sincérité, mon premier poète »

(Marina Tsvetaeva, 10 février 1923)

Michel Aucouturier, éditeur des œuvres de Boris Pasternak dans la « Bibliothèque de la Pléiade », ne se contente pas de raconter la vie de l'auteur du *Docteur Jivago* – pourquoi il a abandonné la musique, puis la philosophie, comment il est devenu poète, et quel poète !, la faveur officielle dont il a joui avant la disgrâce, le défi qu'il lance à l'institution en 1936 (« Je ne me souviens pas qu'il y ait dans notre législation de décret interdisant d'être génial, ou alors certains de nos dirigeants auraient dû s'interdire eux-mêmes », cité p. 295), le scandale du *Docteur Jivago* édité en Italie en 1957, sont autant de moments de la vie de Boris Pasternak évoqués ici avec brio – il donne envie de lire l'œuvre, et pas seulement *Le Docteur Jivago*. Un lecteur qui veut bien s'en donner la peine abordera le poète plus aisément en se laissant conduire par Michel Aucouturier. Et nombre de poèmes se révéleront ainsi à notre lecteur moins abscons, comme *Été*, pour prendre un exemple, qui

demande quelques explications si l'on veut saisir « le voisinage paradoxal du sentiment exaltant de la beauté de la vie avec l'apocalypse de la collectivisation » (p. 247) en émanant. C'est que, écrit joliment Christian Mouze dans *La Quinzaine littéraire* (n° 1136), «avec Aucouturier, on respire Pasternak ».

⇒



Boris Pasternak en 1958
Photo Jerry Cooke

« La fière, l'indépendante, la brillante Marina Tsvétaïeva »

(Irma Koudrova, p. 250)

Que diable Marina Tsvetaeva alla-t-elle faire dans cette galère, la Russie des soviets ? Si aujourd'hui « nous voyons clairement la perversité et l'ampleur du bal satanique stalinien » (p. 61), il est manifeste que « la fière, l'indépendante, la brillante » poétesse, qui avait quitté la Russie en 1922, n'en avait pas encore pleine conscience lorsqu'en 1939 elle retrouva son mari, Sergueï Efron (1893-1941), ancien officier de l'armée blanche devenu agent de renseignements recruté par les services du NKVD. Ce sont les dernières années de la vie de Marina Tsvetaeva qu'Irma Koudrova raconte dans ce livre, les plus sombres, marquées notamment par l'arrestation de son mari – il sera fusillé en octobre 1941 – et de sa fille Ariadna – déportée dans un camp, elle ne sera libérée qu'en 1955 – l'un et l'autre accusés d'« espionnage ». Refusant de vivre « dans l'enfer des non-hommes » (je me réfère à un poème écrit en 1939), Marina Tsvetaeva mit fin à ses jours le 31 août 1941. On peut s'interroger sur la responsabilité du NKVD. Pour Irma Koudrova, qui place Marina Tsvetaeva « au nombre des victimes du grand Octobre socialiste », la police politique de Staline est directement responsable de son suicide (p. 250).

Sans doute comprendrez-vous (si vous voulez bien en faire l'expérience) qu'après avoir lu ce livre qui « éclaire dramatiquement un chapitre de l'histoire russe plus encore que de la littérature russe » (Georges Nivat), on ressent le besoin de retrouver Marina Tsvetaeva, poète, mais aussi la Marina Tsvetaeva des carnets et des lettres rassemblés par Tzvetan Todorov¹. Elle y brosse son propre portrait : « En moi – tout est incendie ! [...] Je suis une personne écorchée, alors que vous portez tous une armure. Tous, vous avez : l'art, la vie en société, les amitiés, les distractions, la famille, le devoir, moi, au fond, je n'ai RI-EN. Tout tombe comme une peau, et sous la peau il y a la chair à vif ou le feu : je suis Psyché. Aucune forme ne me convient – même pas celle, très vaste, de mes vers ! Je ne peux vivre.² » (10 septembre 1923). Quant à ses vers – « je ne vis pas pour écrire des vers, j'écris des vers pour vivre³ » – je ne vous cache pas mon impatience de les (re)découvrir dans la nouvelle traduction que les Éditions des Syrtes (Marina Tsvetaeva, *Poésie lyrique*, traduit du russe par Véronique Lossky) nous donneront prochainement à lire en français et...en russe.

[1. Marina Tsvetaeva, *Vivre dans le feu*, confessions, présenté par Tzvetan Todorov, traduit du russe par Nadine Dubourvieux, Robert Laffont/Le Livre de Poche, 2015. 2. Marina Tsvetaeva, *op. cit.*, p. 287. 3. Marina Tsvetaeva, lettre du 11 mai 1927 à Boris Pasternak, *op. cit.*, p. 385.]

Marina Tsvetaeva et le Chat Murr



Marina Tsvetaeva (à gauche) épousa en 1912 Sergueï Efron (au centre). Le couple eut trois enfants, deux filles, Irina (morte en 1920) et Ariadna (ou Alia), et un garçon, Guéorgui (1925-1944), que l'on voit ici (à droite) avec sa mère, en 1928, alors qu'ils vivaient en France. Marina Tsvetaeva surnomma son fils Murr (Mour) en hommage à l'écrivain romantique allemand E. T. A. Hoffmann et à sa créature le...Chat Murr.

Elsa Triolet et la poésie russe

« Lire Elsa Triolet aujourd'hui » était le thème d'un récent colloque organisé par l'Équipe de Recherche Interdisciplinaire sur Louis Aragon et Elsa Triolet (Université Paris VII, 10 octobre 2015). C'est à *La poésie russe*, cette belle anthologie dont Elsa Triolet dirigea la publication, et que Pierre Seghers édita en 1965, que je donnerais mon suffrage, si je devais choisir un seul titre parmi tous les ouvrages publiés par l'auteur du *Cheval blanc*. Traductrice de Pasternak et de Maïakovski, entre autres poètes russes, Elsa Triolet n'était pas sans dons poétiques. Ses romans, comme le note Alain Trouvé, ne présentent-ils pas « des traits d'écriture poétique » (*La lumière noire d'Elsa Triolet*, ENS Éditions, 2006) ?

« Moi, je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire »
Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature 2015

« L'histoire ne s'intéresse qu'aux faits, les émotions, elles, restent toujours en marge. Ce n'est pas l'usage de les laisser entrer dans l'histoire. Moi, je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non d'une historienne¹. » Svetlana Alexievitch est assurément une littéraire, mais on n'aborde pas son œuvre comme celle de Boris Pasternak ou comme celle d'Alexandre Soljénitsyne, lauréats eux aussi de l'Académie suédoise. Elle n'est ni poète, ni romancière, ni dramaturge (à noter que son livre sur la guerre d'Afghanistan, *Les Cercueils de zinc*, a été adapté au théâtre par Didier-Georges Gabily), et pourtant – je me réfère à ma propre lecture de *La Fin de l'homme rouge* – elle entraîne le lecteur, sans le lasser, jusqu'au bout de son récit polyphonique, constitué de témoignages les plus divers, mais aussi « tiré des bruits de la rue et des conversations de cuisine », et portant sur la civilisation soviétique dont elle « [se] dépêche de consigner [les] traces ». Avec art, il

faut le souligner, mais Svetlana Alexievitch exige une chose de son lecteur : aimer le monde russe, ainsi que les mondes biélorusse, turkmène ou ukrainien, qui vivent le temps des « adieux à l'époque soviétique ». Et, c'est elle qui l'écrit, « à présent que tout a changé de façon irréversible, cette vie qui était la nôtre intéresse tout le monde, peu importe comment elle était, c'était notre vie² ». [1. Svetlana Alexievitch, *La Fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement*, traduit du russe par Sophie Benech, Actes Sud, 2013, p. 21-22. 2. Svetlana Alexievitch, *op. cit.*, p. 18.]



Svetlana Alexievitch

[EXTRAIT]

Les années Gorbatchev... La liberté et les cartes de rationnement... Des tickets pour tout, depuis le pain jusqu'à la semoule et les chaussettes. On faisait des queues de cinq ou six heures... mais en lisant un livre qu'on ne pouvait pas acheter avant. Et on savait que le soir, ils passeraient à la télé un film autrefois interdit qui avait dormi dans un placard pendant dix ans. C'était génial ! [...] Lire ! Quand ma petite Olia a eu une bronchiolite à quatre mois, j'étais folle d'angoisse. Je vivais à l'hôpital avec elle, mais je ne pouvais pas la coucher une seconde, elle ne se calmait que dans mes bras. Bien droite. J'arpentais les couloirs avec elle. Quand elle s'endormait une demi-heure, à votre avis, qu'est-ce que je faisais ? Alors que j'étais folle d'inquiétude et que je manquais de sommeil... ? Eh bien, j'avais toujours *L'Archipel du Goulag* sous le bras, et je l'ouvrais immédiatement. D'un côté, mon bébé qui se mourait et de l'autre, Soljénitsyne. Pour nous, les livres remplaçaient la vie. C'était notre univers. [Svetlana Alexievitch, *La Fin de l'homme rouge*, « Où il est question de l'aumône des souvenirs et du désir éperdu de trouver un sens... », p. 188.]

Les « brèves » du Chat Murr

Aimez-vous Barthes ? Quel bonheur de retrouver l'auteur du *Degré zéro de l'écriture* dans le film écrit par Chantal Thomas et Thierry Thomas (et réalisé par ce dernier) : *Roland Barthes – Le théâtre du langage*. Ce DVD propose en complément l'enregistrement d'une émission télévisée (« Apostrophes », 1977) dans laquelle Roland Barthes, interrogé par Bernard Pivot, apparaît en compagnie de Françoise Sagan et de l'auteur d'*Angélique, marquise des anges*, Anne Golon. (Arte/Ina 2015).

Les bêtes de Jean-Henri Fabre. Il y a cent ans, le 11 octobre 1915, disparaissait Jean-Henri Fabre dont il faut lire les *Souvenirs entomologiques*. Ces pages témoignent non seulement d'un grand savoir, mais aussi d'une parfaite maîtrise de la langue française qui font de lui un écrivain remarquable. On ne s'ennuie pas avec les bêtes de Jean-Henri Fabre ! Et on apprend plein de choses. Je n'avais jamais pensé, par exemple, que la coccinelle, mangeuse de pucerons, était en fait « un massacreur de haut titre comme il n'y en a guère de plus acharné ». Sa réputation de Bête à bon Dieu en prend un coup. Une bête est une bête ! Notez bien toutefois que dans un poème de Victor Hugo, elle ne se montre pas si bête en déclarant fort pertinemment que « Les bêtes sont au bon Dieu, / Mais la bêtise est à l'homme ». Les *Souvenirs entomologiques* de Jean-Henri Fabre ont été édités dans la collection « Bouquins » par Yves Delange (Robert Laffont, 1989).

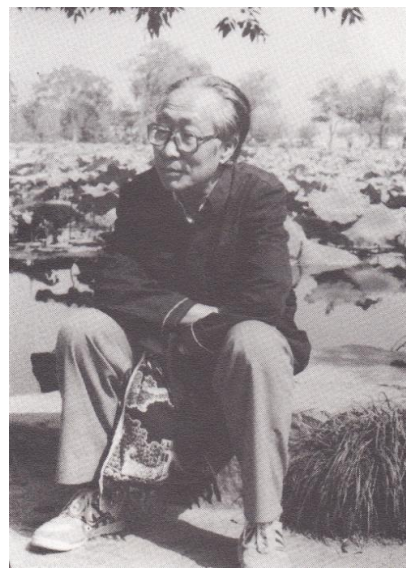
Les petits écrits du Chat Murr

La panthère du Jardin des Plantes

Il était une fois une panthère du Jardin des Plantes dont l'œil, derrière les barreaux, était devenu si las, qu'il ne fixait plus rien : *Pour elle il n'y a plus que des barreaux sans fin, / derrière ces barreaux il n'y a plus de monde*. Vous avez reconnu la panthère de Rainer Maria Rilke, je veux parler de son poème « La Panthère¹ », composé à la fin de 1902 ou au début de 1903, alors qu'il était à Paris. Auguste Rodin l'avait invité à travailler « comme un peintre ou un sculpteur *devant la nature*, en la comprenant et l'imitant inexorablement² ».

À l'autre bout du monde, et à l'autre bout du siècle, en 1984, un poète chinois, Lü Yuan (1922-2009), grand admirateur de la littérature allemande, donna sa propre lecture du poème de Rainer Maria Rilke et des circonstances dans lesquelles ce dernier l'avait composé :

*Il écrit mais de poèmes point
Alors au maître il se plaint
Le maître Rodin lui recommande
de poser sa plume
d'aller au Jardin des Plantes
de fixer des yeux
les animaux en cage
de les fixer de les fixer
jusqu'à ce qu'ils manifestent
leur brutalité et leur magnificence
jusqu'à ce que la cage étroite devienne
ravin escarpé
jusqu'à ce que lui-même par
leur gorge
exprime
des rugissements de désespoir
Il fit ainsi et
écrivit
« La Panthère »³*



Lü Yuan en 1986

À propos de Lü Yuan, poète méconnu en France, et avec lequel je suis entré en relation en 1987, Claude Roy m'écrivait en 1995 : « Que votre amitié rende voix et présence à ce poète étouffé, touche ». Le nom de Lü Yuan reste attaché à l'affaire Hu Feng (1955), décrite par Jacques Guillermez (*Le parti communiste chinois au pouvoir*, Payot, 1972) comme « un épisode dramatique de la lutte désespérée des intellectuels communistes pour conserver quelque liberté de pensée et d'expression dans les limites de leur engagement ». Ce fut ainsi que Lü Yuan, chantre du tonnerre d'un printemps plein de promesses – je me réfère à l'un de ses poèmes de l'année 1948 – tomba dans la disgrâce et la détresse. Il ne sera réhabilité qu'en 1980. [1. Rainer Maria Rilke, *Œuvres poétiques et théâtrales*, édition publiée sous la direction de Gerald Stieg, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 379. 2. Rainer Maria Rilke, lettre du 17 mars 1926, *op. cit.*, notes, p. 1488. 3. Lü Yuan, *Espoir*, poèmes traduits du chinois par Dominique Hoizey, Albédo, 1988.]



Le Chat Murr

est le bloc-notes d'un lecteur enthousiaste, Dominique Hoizey, qu'une relation passionnée avec la littérature a invité à créer, sous l'égide de l'écrivain romantique allemand E. T. A. Hoffmann et de sa créature, « un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées », pour partager ses lectures, au fil de l'actualité éditoriale ou événementielle, mais aussi au gré de ses humeurs et de ses rencontres.